



Aperçu d'une enquête sur le corps professoral universitaire québécois

*Par Frédéric Deschenaux, professeur
Université du Québec à Rimouski*

L'actualité récente à propos de l'université québécoise, autour notamment du financement des universités et des questions de gouvernance, est plutôt propice à la réflexion sur cette vénérable institution et surtout sur ceux qui en sont la pierre angulaire : les professeurs d'université.

Plusieurs recherches portent sur l'insertion en enseignement, mais elles concernent surtout le primaire et le secondaire. Bien peu d'entre elles se consacrent aux enseignants de la formation professionnelle ou du collégial. Au bout de l'entonnoir, rares sont les études qui portent sur le corps professoral universitaire.

Afin de pallier cette lacune, la Fédération québécoise des professeures et professeurs d'université (FQPPU) a mené une enquête qui se voulait complémentaire aux très descriptives données fournies par la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ).

Nous trouvons essentiel de rejoindre des professeurs de toutes les universités et de tous les secteurs disciplinaires afin de diversifier les voix. D'ailleurs, cette enquête a permis aux professeurs de se prononcer sur leur emploi et leur satisfaction à l'exercer.

C'est donc une enquête en ligne, menée au printemps 2008, qui a été mise en branle pour atteindre cet objectif. Dans les universités comptant plus de 900 professeurs, un échantillonnage a été réalisé (un homme sur trois et une femme sur deux), alors que, dans les autres établissements, tous les professeurs ont été invités

à répondre au questionnaire. Au final, l'échantillon compte 1 328 personnes, pour un taux de réponse de 28,2 %. Les données sont comparables au portrait fourni par la CRÉPUQ (2007).

De l'analyse des résultats se dégagent plusieurs constats. Plus de détails sont évidemment disponibles dans le rapport de la recherche, publié en 2008 par Dyke et Deschenaux et disponible en ligne (http://fqppu.org/assets/files/themes/corps_professoral/rapport_ccp_dyke_deschenaux_novembre_2008.pdf).

D'entrée de jeu, on remarque que c'est un emploi très prenant, les professeurs travaillant en moyenne 50,5 heures hebdomadairement. La grande majorité des répondants expriment d'ailleurs manquer de temps pour faire de la recherche et encadrer à leur satisfaction les étudiants aux cycles supérieurs. Dans ce contexte, la conciliation entre le travail et la vie personnelle est plutôt difficile. En fait, il appert que le travail prend une place tellement importante dans la vie des professeurs d'université qu'il influence des décisions aussi centrales que celle d'avoir ou non des enfants, surtout chez les femmes. Malgré tout, les professeurs sont généralement très satisfaits de leur emploi, sans se priver d'en critiquer certains aspects.

L'enjeu majeur dans l'université actuelle est sans contredit la recherche. Presque tous les professeurs interrogés sont d'avis que cette composante de la tâche est celle qui est prioritairement prise en compte lors de l'embauche et de l'évaluation pour la permanence ou l'obtention d'une promotion. On constate que

les nouveaux professeurs (engagés entre 2002 et 2008) se sont préparés en conséquence, étant les plus nombreux à détenir un postdoctorat assorti d'expérience en recherche. De manière contrastée, moins de la moitié des professeurs embauchés avant 1980 détenaient un doctorat à l'obtention de leur poste. La grande majorité des professeurs font des demandes de subventions pour réaliser leurs travaux de recherche, particulièrement chez les nouveaux arrivés. Les chercheurs financés (peu importe la source) sont beaucoup plus confiants d'obtenir une promotion que leurs homologues qui ne sont pas financés. D'ailleurs, une partie non négligeable de notre échantillon (31 %) aimerait pouvoir bénéficier d'un profil spécifique permettant de se consacrer uniquement à leurs activités de recherche. Ce sont surtout les plus jeunes qui partagent cette opinion.

Cependant, malgré cette valorisation de la recherche, c'est la relation avec les étudiants qui satisfait le plus les répondants, même s'ils sont conscients que l'enseignement n'est pas très valorisé, surtout au premier cycle. En fait, l'analyse de la satisfaction des professeurs met en lumière la diversité des contextes d'exercice de la carrière professorale. C'est souvent la variable institutionnelle qui est la plus parlante, rappelant que chaque université est particulière, avec ses dynamiques, ses luttes de pouvoir, ses valeurs et ses façons de faire.

D'ailleurs, au-delà de certaines différences entre les établissements, plusieurs similitudes entre les universités ont pu être dégagées, sans égard, bien souvent, à la taille de l'université. Ainsi, il n'existerait pas de professeur des villes et de professeur des champs, pour paraphraser Jean de la Fontaine.

Les données permettent également de remarquer une iniquité liée à la recherche, notamment pour les femmes. En effet, les femmes entrent en poste un peu plus vieilles que leurs homologues masculins, avec un bagage professionnel en conséquence, donc avec plus d'expérience. Or, ces derniers entrent à l'université mieux pourvus en capitaux symboliques valorisés, comme un doctorat complété, par surcroît à l'étranger ou mieux encore, un postdoctorat réalisé à l'étranger. Avec pour résultats que les hommes sont mieux financés en recherche que les femmes. Aussi, quand les hommes obtiennent des primes salariales, elles sont plus élevées que celles octroyées aux femmes.

Pour terminer, hormis la prépondérance de la recherche et de son financement, un autre aspect transcende l'analyse : le mécontentement à l'égard de l'administration des universités, notamment face aux décisions prises au profit d'une forme de marchandisation de l'institution universitaire. Parmi l'ensemble du corps professoral ayant participé à cette enquête, il semble s'être installé, à différents degrés, un schisme entre les professeurs et les administrateurs de leur établissement. L'université utilitariste, axée sur le marché du travail bien souvent au détriment de l'avancement des connaissances et d'un enrichissement de la diversité des disciplines, est un modèle dans lequel la majorité des professeurs ne se reconnaissent pas et qu'ils ont abondamment dénoncé.

Voilà pour ce bref aperçu de la situation québécoise : est-il semblable ou partagé au Nouveau-Brunswick? Je serais bien curieux d'en apprendre davantage! ♦